

## Titre de transport

*Nous marchons sur terre à l'ombre d'un mystère grandeur nature. Parmi les chemins de traverse, il en est un qui donne sur une porte dérobée dont l'enseigne annonce la couleur : « L'Expérience psychédélique ». Un foudroisement enchanteur pour certains, un voyage infernal pour d'autres. Une étrange expérience qui, semble-t-il, ouvrit jadis un monologue entre nos ancêtres et ledit mystère. Depuis lors, les plantes hallucinogènes qui sont le support de cet aparté bourlinguent dans l'Histoire comme un blasphème toujours passible de poursuites. De quelle diffamation s'agit-il ? Celle de nommer les noms de Dieu ? C'est-à-dire Ses épithètes ? Un champignon magique ? Voilà qui est tentant : assimiler le Divin aux effets d'une plante. Seulement, par-delà cette schtroumpferie législative, quelque chose de bien plus grave nous attend. Une chose rarement signalée comme l'Autre, le saint Autre, le Logos ou encore l'Alien... C'est, en effet, l'histoire d'une ivresse pas comme les autres.*

D'échos en détours, cette expérience abracadabra fut incidemment la muse secrète des mages et des philosophes de l'Antiquité. Secrète car, après le contact avec la plante, le mutisme face à l'évaluation de l'événement l'emporta sur sa cause matérielle, devenue hors sujet pour le contacté, et sujette à caution pour le mondain. Partant, l'ami de la sagesse se tourna vers une poétique de l'Expérience afin de ne laisser apparaître que son déterminant : la jouissance dans le corps de Dieu. Morbleu ! Couvrez cette illumination que je ne saurais voir ! En effet, de quoi sonner l'alarme. Une extravagance qui demeura donc sagement perchée quelque part entre l'impiété et le vide juridique – sage comme une image dans maison magique.

Ainsi, les substances visionnaires durent vagabonder dans d'astucieux appareils botaniques, loin des vitrines religieuses, et à la barbe des contrôleurs d'histoires d'éléphants roses.

Aujourd'hui, comment s'orienter dans les arcanes psychédéliques ? Entre le poison malentendu, le calembour cosmique et le chant des Sirènes, il faut savoir se perdre tout en gardant un certain équilibre. Sans quoi c'est un mauvais trip.

Que nous parlions en termes d'âme reliée au cosmos, ou de la pétarade de nouvelles connexions neuronales dans un cerveau sous LSD observé depuis le tunnel d'une IRM, les drogues psychédéliques commettent invariablement le même crime : elles ravissent notre Roi nu, le démembrèrent et le livrent à une opération de l'esprit. Un miracle ? Un serpent dans la Genèse ? Une brèche dans le fuselage d'où

*s'échappent des mythes ? Autant de questions qui vont enivrer nos croyances.*

*Plus formellement, est-ce cette même « opération » qui aiguilla les hippies vers la Silicon Valley ? Est-ce ce même « oracle » que consultèrent les Anciens grecs au sortir de l'âge de bronze activant les circuits neuronaux vers un tremplin de civilisation ? Est-ce encore ce même « messenger » qui entraîna le genre Homo à peindre les grottes du Paléolithique ? Autant de fictions qui vont griser notre histoire.*

*En douceur, mettons le cap sur une généalogie psychédélique et faisons défiler les suspects habituels de la manière la plus impartiale qu'il soit : dans un abécédaire. Tout du long, en gardant au moins un pied sur terre. Attention à la marche !*



## Introduction

« *Psychedelic* » est un néologisme formulé en 1957 par le psychiatre anglais Humphrey Osmond au cours d'un meeting de l'académie des sciences à New York. Un mot nouveau permettant de décrire une phase de la psychothérapie qui ressemble à la psychose mais qui, selon lui, ne devait pas être confondue avec elle. Cette phase qu'Osmond savait provoquer avec des drogues de la famille des « hallucinogènes » ou « psychédéliques ».

La psychologie – dont l'étymologie évoque la connaissance de l'âme – s'était jusqu'alors surtout préoccupée de la santé mentale et des comportements atypiques, au point que tous les termes ayant la racine *psycho* souffraient de connotations malades excluant du champ sémantique toute idée d'âme. Pour éviter cette association hâtive, Osmond proposa « *psychedelic* », seul mot anglais doté de la racine *psyche* au lieu de *psycho*, qui permettait de le différencier des « psychomimétiques » ou des « psychotropes », ces

derniers désignant, eux, des produits relatifs aux états psychotiques. Partant, on s'affranchissait du prisme de la psychiatrie comportementaliste pour s'ouvrir vers une phénoménologie psychédélique : dénués de tout « comportement », les psychonautes<sup>1</sup> traversent des mondes unimaginables, constellés d'entités inconnues et de sentiments non humains.

Osmond forma « *psychedelic* » à partir du grec ancien, *psyche* et *deloun* : « souffle et clair », autrement dit l'« âme visible ». En peu de temps, cette invention langagière fut catapultée par la contre-culture américaine. Vers la fin des années 1950, ce qui était alors pressenti comme une panacée psychiatrique s'échappa des laboratoires pour devenir un sacrement populaire parachutant toute une génération dans un paysage psychique inconnu de leurs aînés. Le gouvernement américain perdit naturellement son sang-froid, et les substances psychédéliques, désormais classées comme stupéfiants, virent un âge sombre s'abattre sur elles ainsi que la fin de toute recherche scientifique à ce sujet. Mais, à bas bruit, la flamme psychédélique continuait d'allumer les chercheurs... Et voilà que depuis quelques années les portes s'ouvrent à nouveau : la combinaison des neurosciences, de l'imagerie céré-

---

1. Terme attribué au romancier Ernst Jünger désignant tout personnel naviguant dans l'hyperespace propulsé par des alcaloïdes de type psychédélique. Voir, à ce propos, l'essai de Ernst Jünger, *Approche, drogues et ivresse*.

brale et des hallucinogènes offre une table de conversion remarquable pour le mental et la question de l'esprit, permettant de cartographier les changements de conscience avec les changements de l'activité neuronale corrélée à la physiologie.

En principe, l'expérience psychédélique peut être provoquée par une certaine classe de composés pharmaceutiques : les tryptamines (par exemple, les champignons du genre *Psilocybe*), les phénéthylamines (par exemple, la mescaline) et les lysergamides (par exemple, le LSD), autrement appelés les « psychédéliques classiques ». Chose étonnante, les chemins biosynthétiques qu'empruntent ces vitamines particulières pour aborder la subjectivité humaine sont, semble-t-il, tout tracés. Et depuis longtemps. Pour preuve, la pratique de ces « nourritures divines » sévit encore à bas bruit dans bien des coins du globe et sont autant de marqueurs rémanents d'une médecine de garde archaïque.

On parle d'« hallucinations » pour décrire les modifications de perceptions sensorielles, et par conséquent on emploie le mot « hallucinogène » pour toute drogue ayant produit ces modifications. Reste que le mot « hallucination » induit un jugement de valeur quant à la nature des perceptions modifiées en suggérant « être trompé ». Du latin *hallucinatio* : « errer dans le mental » ou « parler de manière inepte ». Le verbe est naturellement associé au délire ou à la folie. « Hallucination » abrite dès lors le présupposé qui voudrait

classer ces états de communion atteints par ces substances comme autant de « sous-produits d'aberrations neurologiques »... Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le philosophe anglais Bertrand Russell écrivait : « Une hallucination est un fait, pas une erreur ; ce qui est erroné est un jugement basé sur elle ».

Deux décennies après Osmond, l'ethnomycologue américain Gordon Wasson proposa un autre vocable pour désigner cette classe de drogues qui provoque des états extatiques. Le mot grec *entheos*, littéralement « dedans-dieu », était jadis utilisé pour décrire quelqu'un d'inspiré ou de possédé par le dieu entré en lui. Ce mot permettait de décrire la passion érotique et les transes ménagées par des composés consubstantiels<sup>1</sup> à la déité. En combinant le mot grec *gen*, qui indique l'action de « devenir » ou de « générer », avec *entheos*, Wasson proposa le mot « enthéogène ». Une manière de désigner à la fois les drogues naturelles telles qu'utilisées par les anciens chamans, et les drogues semi-synthétiques qui nous sont données par la pharmacie moderne, du moment que celui qui en fait l'expérience témoigne de quelque ravissement. Les Grecs parlaient aussi de *Pharmactheon*, ou « drogue divine », indiquant toujours des composés autres que les opiacés ou les stimulants. Exempts d'addictions,

---

1. De la même substance, de la même nature. Qui n'a qu'une seule et même substance. Ici, la substance vue comme une épithète de la déité.



savons-nous aujourd'hui, ces composés « divins » montrent de fortes affinités avec la sérotonine : notre neurotransmetteur aiguillant les passages entre la veille, l'inspiration, le sommeil et les rêves...

Le terme « psychédélique » est plus magnanime quant aux idées exotiques que nous allons aborder, tandis que le mot « enthéogène » se veut plus académique.

Disons-le ainsi : une « drogue », c'est ce qui vous accélère, vous ralentit ou vous fait trébucher. On la trouve en vente libre dans toutes les bonnes pharmacies, au bistrot du coin, et quelquefois à l'ombre d'une porte cochère, voire sur le *dark net*. En vous altérant, la drogue spéculé sur ce qu'elle ne peut atteindre, et son élan convaincant vous invite à renouveler la prise, pour y voir de plus près, suspendu à l'espoir d'y arriver... Mais, comme en musique, l'altération n'est pas encore la modulation. Augmentée ou diminuée au poteau de l'intensité, notre bonne humeur n'a pas encore effectué sa modulation – son changement de tonalité. L'altération n'étant que la variation sur un seul axe, ici, celui de notre état de veille – plus ou moins. La modulation, pour sa part, est la caractéristique propre aux composés de la famille des enthéogènes. Leurs effets sont aussi différents de ceux de l'alcool que le rire l'est de la colère. Il n'y a aucune analogie entre être sous LSD\* et être saoul au whiskey.

---

\* Tous les astérisques rencontrés renverront à une entrée de l'abécédaire (p. 47 *sq.*).

Les psychédéliques ne sont donc pas tant des drogues comme on l'entend, mais se déguisent en « drogues » simplement parce que nous ne savons pas vraiment à quoi nous avons affaire – pour l'instant. Jusqu'ici, les effets de ces composés sont probablement aussi énigmatiques pour nous autres modernes qu'ils l'étaient pour nos ancêtres, les chasseurs-cueilleurs.

Accessoirement, l'expérience psychédélique – ou expérience modulée de conscience – ne requiert pas de drogues : les messies entendent la voix de dieu(x) après un jeûne de quarante jours ; les sages et les ermites s'isolent dans des grottes pour faire émerger des vérités visionnaires. On peut aussi avoir recours à un caisson d'isolation sensoriel ou à une séance de respiration holotropique<sup>1</sup> pour juguler le mental assez longtemps et être plongé dans un état d'inspiration divine. Mais, parmi ces « grâces gratuites », comme disait l'écrivain anglais Aldous Huxley, il y a celles qui font bouger la Terre : les plantes médicinales. Elles sont l'épicentre de nombreux sacrements ajustés depuis des millénaires et, selon certains, les artisanes de puissants agents mutagènes constitutives de l'intensification du trajet de l'homme vers la conscience. Pour d'autres, elles sont le point aveugle autour duquel s'embobine la Civilisation. Sur ses parcours de bipède,

---

1. Technique de respiration créée par Stanislav Grof, qui implique une phase d'hyperventilation et induit un état modifié de conscience.

depuis l'animisme jusqu'à l'anticipation fiévreuse de l'intelligence artificielle\*, ces plantes gracieuses – ou furieuses – s'avèrent toujours les anciens remèdes de bonne fame<sup>1</sup> pour l'homme soucieux de deviner les changements de la nature, toujours à la recherche d'une connivence avec l'esprit de son habitat, oscillant tour à tour entre son symbiote et son dominateur, son début et sa fin.

C'est probablement dans ce grand théâtre que se joue le « vol du feu » du mythe prométhéen et, en infrabasses – ces sons que notre oreille ne détecte pas –, le ressac des civilisations. Un voyage qui s'élance toujours depuis un pays des merveilles et qui retombe naturellement sur une cité niveleuse qui doit consentir à la parodie afin de garder la trace de son fabuleux point de départ. L'Histoire elle-même ressemble à une sorte de navire en carène cherchant désespérément le retour vers cet état d'équilibre primordial.

Dans ce décor, et dans un état second, les premiers dieux apparaissent comme les interfaces entre les hommes et la nature. Les hommes ont-ils toujours inventé des dieux ou les ont-ils fréquentés dans l'expérience modulée de conscience dispensée par des plantes ?

Parmi ceux qui travaillent aujourd'hui sur la question des drogues psychédéliques, le neuropharmacologue anglais David Nutt affirme que « le LSD est

---

1. Du latin « *bona fama* », c'est-à-dire de bonne renommée.